

lignes de portrait qui justifieront mon dire : une chevelure noire, lourde et bien plantée, jaillissant, comme un flot d'ombre, du front un peu bas mais large aux tempes ; des yeux un peu écartés, pas très grands, mais occupés presque complètement par la prunelle brune avec un fond étoilé d'or ; la bouche bien retroussée en arc et comme posée sur un menton un peu proéminent, traversé d'une fossette en virgule : le cou blanc et d'un jet, s'épanouissant comme un fleuve lacté aux épaules. Une belle tête implique un corps déterminé, en harmonie avec elle et digne de la soutenir. Ses mains bien qu'abîmées par le brunissage, étaient fines et d'une correction de lignes remarquable. Ne croyez pas ce type superbe soit rare dans la danse. Elle avait dix-huit ans, se nommait Camille et était sage.

Elle était sage tout simplement parce qu'elle avait, sans l'analyser d'ailleurs, la conscience de sa beauté, et par un orgueil d'elle-même qui lui faisait trouver au-dessous de ses mérites les adorations intéressées des amoureux. Bonne fille avec cela et ne rêvant pas de princières aventures. Le mariage a, par lui seul, un prestige dans ce monde-là. Dire qu'elle aimait son fiancé, Alexandre, un ouvrier, eût été une exagération manifeste. Il est rare qu'une femme de cette beauté-là ait d'autre adoration que celle qu'elle s'inspire à elle-même, sans s'en rendre compte. Mais Alexandre était un beau garçon de vingt-cinq ans, très rigoleur, mais estimé de ses patrons. On fit le soir, après l'ouvrage, de petites promenades sentimentales ; les projets s'effeuillèrent avec les dernières feuilles d'automne, toutes dorées. Que leur faisaient l'hiver et ses menaces, à eux qui portaient en eux un printemps fleuri d'espérances ! J'ai remarqué souvent que ce contraste du décor avec nos pensées semble les aviver davantage, comme fait l'obstacle aux généreux désirs.

Il fut décidé qu'on se marierait à la fin de novembre.

On tint parole. Six voitures pleines emportèrent les nouveaux époux et leur suite. On ne se sépara que vers une heure du matin. Quand Alexandre, qui payait tout, eut soldé les dernières voitures, il s'aperçut avec mélancolie qu'il lui était nécessaire d'emprunter 50 cts à Hypolyte, le garçon d'honneur, pour équilibrer un budget sensiblement en déficit. Je dois dire qu'Hypolyte ne se fit pas tirer l'oreille et lui cria même tout haut, en bon gentilhomme qui sait rendre discrètement un service : Tu sais, si tu as besoin de plus, ne te gêne pas ! Mais Alexandre était un garçon délicat qui ne profita pas de cette offre généreuse. Il était tout à l'impatience de se trouver enfin seul avec Camille.

Quand, vers six heures, Alexandre se prépara à partir.

—Tu pars déjà ! lui demanda doucement Camille.

—Il faut bien que j'aie travailler.

—Travailler aujourd'hui ! Y penses-tu ! le lendemain de notre mariage.

L'ouvrier appliqua un baiser plein de tendresse dans les beaux cheveux dénoués de sa femme.

—Ecoute, ma chatte, il faut absolument que je fasse une journée. Nous avons tout dépensé hier et je n'ai plus un sou pour aujourd'hui.

—Plus un sou ! reprit Camille, et comment mangerai-je tantôt ?

Alexandre resta muet un instant, mélancolique et embarrassé. Puis étreignant dans ses bras Camille :

—Bah ! pour un jour, dit-il, ma chérie, nous déjeunerons bien d'amour et d'eau fraîche !

—C'est ça ! fit-elle, en lui rendant son baiser à pleine bouche.

Et il partit, en sifflant.

Il est tout près de midi. Camille n'a pu se rendre dormir. Elle s'est levée et, pour parler vrai, elle a grand-faim. Aller demander à manger à une voi-

sine ? Allons donc ! Elle est trop fière pour ça ! Elle a donc épousé un sans le sou ! Cependant l'estomac la tiraille. Elle a surtout froid, et elle est dans son droit, car ce sera demain en décembre. Il y a bien un marchand de bois à la porte. Mais demander du crédit comme ça le premier jour, dans une maison où on est installé de la veille ! Elle se laisse tomber découragée, sur une chaise dont les pieds manquent. Elle roule à terre et aurait pu se faire grand mal. Bah ! c'est un avertissement du ciel. C'est en vouloir à sa propre vie que de garder de pareils meubles chez soi. Au feu le maudit siège ! Et sur son genou, d'un geste à la fois souple et fort, elle fait craquer et brise en deux le dossier, les appuis, toute la carcasse de la chaise, que sa propre paille servira à enflammer. Une flamme superbe monte dans l'âtre et emplit de gaieté la chambre jusque-là morne. Voluptueusement, sur un fauteuil plus sûr, Camille s'étend devant le brasier, et, toute au bien-être de cette flambée qui la réchauffe, elle aspire cette délicieuse chaleur.

A ce moment, rentrait Alexandre dont la journée était coupée par une heure de repos.

—Que fais-tu là, ma chérie ? dit-il étonné.

Mais elle, sans se retourner, et avec une douleur extrême :

—Tu le vois, mon ami, je fais chauffer le déjeuner.

FÉLIX.

SOUVENIR DU JOUR DE L'AN.

La joie ne vient jamais seule ni sans mélange, et même ce jour de l'an, si désiré des enfants, qui éveille tant de frais éclats de rire, fait bien aussi couler quelques larmes. Je ne veux pas ici affliger votre cœur en obligeant vos regards à se porter sur ces pauvres enfants qui n'ont pas un morceau de pain plus blanc ce jour-là, ni un vêtement plus neuf, et qui contemplant avec un œil d'envie tous ces beaux jouets qui ne seront pas pour eux et avec lesquels ils sauraient bien jouer aussi.

Je connais un jeune enfant qui éprouve une si grande pitié pour eux, que sa plus grande joie, à cette heureuse époque, est de porter des étrennes aux enfants de la crèche ; ce sont des joujoux fort simples, mais vraiment *sans prix*, par le plaisir qu'ils causent à tous ces pauvres petits, et surtout à leurs mères, qui les font prier pour que Dieu bénisse le gentil chérubin qui leur apporte ainsi leur part de bonheur.

Aujourd'hui c'est donc des enfants heureux que je veux vous parler. Heureux, ai-je dit, et cependant ils pleurent quelquefois dans ce beau jour.

J'ai vu une ravissante petite fille de trois ans, qui depuis bien des mois, j'allais dire bien des années, désirait une belle poupée tout en cire ; aussi fut-elle bien joyeuse, lorsqu'en venant souhaiter la bonne année à sa mère, elle reçut l'objet de tant de vœux.

Dans la soirée, elle alla se coucher sans regret, car elle emportait sa fille qui devait partager son sommeil sous les mêmes rideaux roses. Il y avait une heure que la mère et la fille étaient couchées, lorsque tout à coup la conversation des jeunes femmes, qui, dans le salon à côté, parlaient, je crois bien, aussi de leurs étrennes, et le whist sérieux des grands parents furent interrompus par l'entrée bruyante de la petite Yvonne, dans ce simple déshabillé de nuit qui sied mieux au enfants que toutes les parures. En vain sa bonne qui la suivait cherchait à la retenir. Yvonne était arrivée jusqu'au milieu du cercle, portant entre ses bras sa magnifique poupée ; elle se précipita dans le sein de sa mère en s'écriant : "O maman, ma pauvre Ninie !" et elle nous présentait sa poupée dans un

état vraiment pénible à voir. La cire coulait en longues larmes sur ses joues, ses yeux bleus avaient perdu tout éclat ; c'était en vain que l'on cherchait ce nez aquilin dans lequel se révélait tout le génie du fabricant :

Triste objet où des dieux triomphe la colère,
Et que méconnaît l'œil même de sa mère !

Ce n'était pas précisément les dieux de l'Olympe qui avaient mis la poupée dans cet état, comme l'Hippolyte du récit de Thérémène ; les joues de la jeune fille s'étaient déformées sous les trop tendres caresses dont sa petite maman les couvrait, sans s'apercevoir qu'elle en emportait chaque fois quelque débris. Un cri général de stupéfaction était au premier moment sorti de toutes les bouches, et Yvonne, encouragée par notre sympathie, disait : "Elle avait si froid, que j'avais voulu la réchauffer !" Le cœur humain est plein de contradictions ; notre compassion malheureusement ne dura pas, et le côté comique de la situation nous fit promptement éclater de rire. Alors il eût fallu voir Yvonne, relevant sa petite tête, nous lançant un regard de reproche, prenant dans ses bras sa fille chérie et la dérobant à nos rires cruels. L'âme de l'enfant s'était révélée à nous. Elle se réfugiait dans la solitude pour conserver la dignité de sa douleur.

Toute la nuit la pauvre petite fut agitée par une fièvre ardente, et, le lendemain, lorsqu'en s'éveillant au milieu du jour, elle trouva, sur son oreiller, reposant avec elle, cette poupée remplacée par la tendre sollicitude de sa mère, elle la serra dans ses bras en s'écriant : "Ma pauvre fille, je te croyais fondue !" et elle nous raconta la scène de la veille qu'elle prenait pour un mauvais rêve.

Ah ! ne rions jamais des douleurs des enfants ! Si elles sont passagères, elles sont si poignantes et si vives ! Ce front si blanc ne devrait jamais se voiler de tristesse ; ces lèvres si pures ne sont pas faites pour les sanglots, et lorsque ce petit cœur se gonfle de soupis et que ces yeux si limpides laissent couler de grosses larmes, séchons-les avec nos baisers.

JULIETTE.

LES AGENCES MATRIMONIALES.

COURRIER PARISIEN.

On sait qu'à Paris il se fait un grand nombre de mariages par l'entremise des agences, qui la plupart du temps ne sont qu'une pure affaire de chantage.

Mais à côté de ces maisons louches, il faut reconnaître qu'un très grand nombre d'autres agences matrimoniales fonctionnent et prospèrent sans avoir jamais motivé aucune plainte pouvant mettre entrave à leur industrie.

Plusieurs même font d'assez grands frais pour annoncer, dans les journaux, leur marchandise avec les apports, les qualités et les états-civils ; d'autres se sont offert le luxe d'un journal spécial ou d'un bulletin périodique, indiquant les offres et les demandes.

On s'est souvent demandé comment ces agences pouvaient vivre, et qu'elle pouvait être leur clientèle.

Certes, la race des gogos est innombrable ; incontestablement, les gentilshommes en toc et les demoiselles un peu avariées forment des légions ; mais il est invraisemblable que le troisième acte de la *Caynotte* se joue quotidiennement dans la vie réelle.

La clientèle de ces agences doit donc se recruter dans le monde ordinaire, et chaque jour il faut s'attendre à recevoir ou à coudoyer un ménage uni sous les auspices d'un marieur patenté.